



*Qui a dit que le temps venait à bout de toutes les blessures ?
Il vaudrait mieux dire que le temps vient à bout de tout,
sauf des blessures.*

*Avec le temps, la plaie de la séparation perd ses bords réels.
Ce qui demeure, c'est une plaie sans corps.*

CHRIS MARKER, citant un poème
de Samura Koichi
dans son film *Sans soleil*

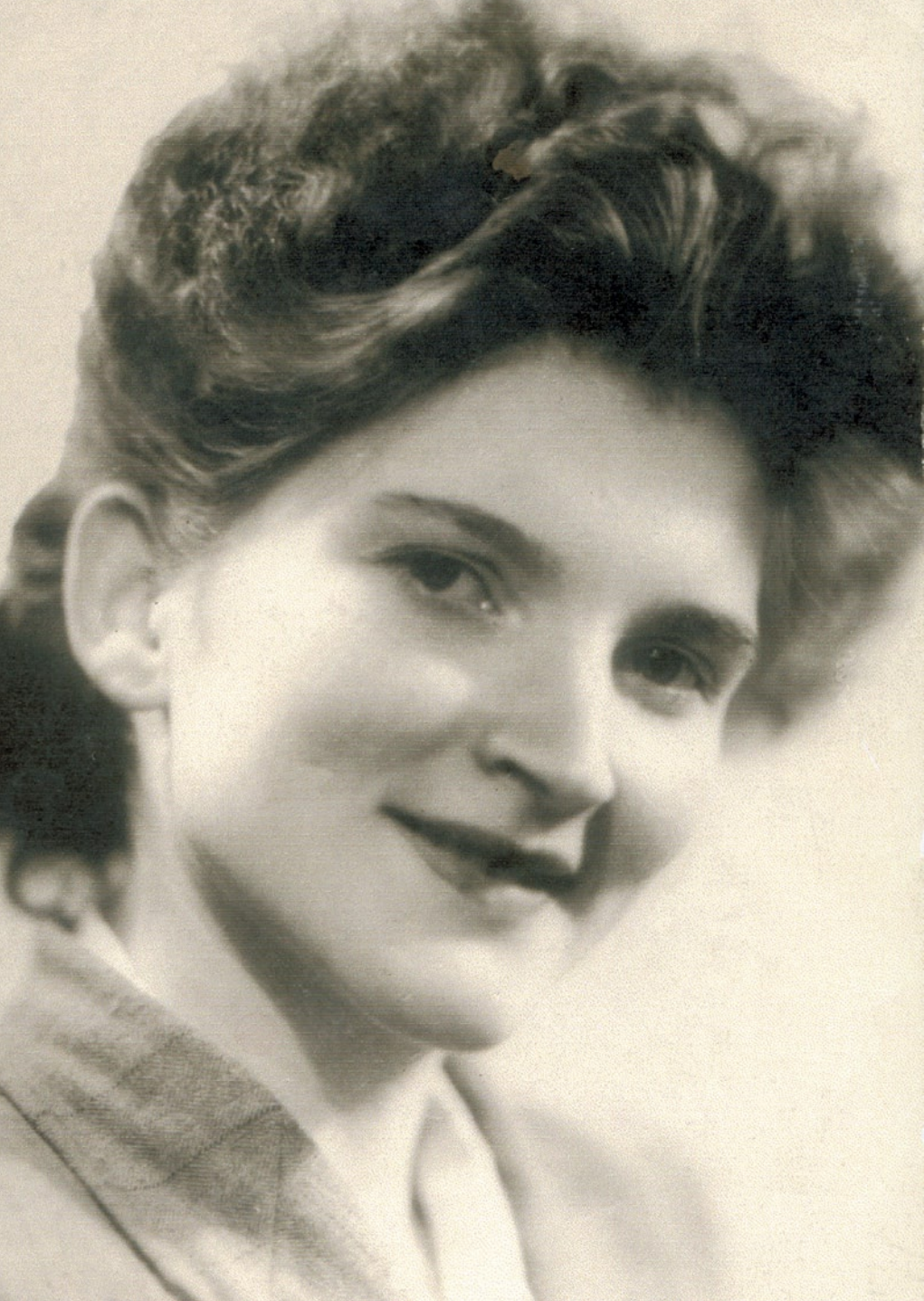
Chapitre 1
Frédéric

Je me souviens du manège du Luxembourg.

La musique commence, et une secousse m'arrache à ma mère. Au début, je m'effraie de la quitter puis je prends de l'assurance. Ma monture m'emporte, et je trône bientôt en souverain sur un monde qui m'appartient.

Puis le manège ralentit, devient terrain incertain, mais ma mère est là devant moi, comme un pilier autour duquel je jette l'amarre de mon regard.





Patricia

« Regarde, j'ai amené la boîte, la fameuse boîte de photos.

— Elle a combien d'années cette boîte? Presque autant qu'elle, non? C'était la boîte aux secrets, la boîte aux secrets de Mouche.

— Et maintenant que l'on comprend de nouvelles choses en faisant des recherches, c'est aussi une sorte de boîte de Pandore.

— Quel âge elle a tu crois, là? Une vingtaine d'années, non? C'était vraiment une très belle femme, elle aurait pu être une actrice, ça ne m'étonne pas que tous les hommes...

— Et puis c'est une photo de photographe, une photo de studio, mais c'est vrai qu'elle est belle.

— Mais ça c'est la part mystère de maman, moi je l'ai pas connue comme ça.

— Et puis elle a quelque chose de..., c'est peut-être la jeunesse qui fait ça, mais elle a quelque chose d'assez heureux.

— Je m'étais toujours imaginée, parce qu'elle ne parlait pas de sa famille, qu'elle était d'une famille riche, une famille où l'on a l'élégance naturelle. Elle se mettait du maquillage Helena Rubinstein, et j'aimais bien ce nom-là, il avait une belle consonance. Et puis il y avait le 16^e arrondissement où elle avait habité, j'avais dû associer 16^e avec les beaux quartiers, et elle ne m'avait pas détrompée puisqu'elle ne parlait jamais de sa famille.

Elle ne voulait pas en parler et disait :

"J'ai rompu avec eux".



Chapitre 3

Anne

« Maman pour moi, c'est la fantaisie, c'est la bohème. Je crois que c'est pour ça que j'aime tant les gitans. Quand j'étais enfant, j'avais lu avec beaucoup d'émotion *En famille* et *Sans famille* et je m'imaginai très bien dans une roulotte, parcourant les routes de France, et c'est comme si ce message de voyage, c'est toi, maman, qui me l'avais transmis, puisque j'avais l'impression que tu bougeais tout le temps, qu'on allait de lieu en lieu, tu étais dans différents hôtels, dans différents logis, dans différentes maisons. C'était le voyage, et le voyage pour moi, c'est la liberté, c'est pouvoir partir, pour un moment tout quitter, et dire on recommence, on va dans un ailleurs où tout sera possible.



Le docteur Quéméré



« Tu te souviens d'elle ?

— Je me souviens parfaitement d'elle, à la fois comme si c'était hier et puis c'était quand même il y a trente ans, trente ans maintenant, donc j'ai à la fois des souvenirs très clairs, très précis, et tout ça baignant dans un flou un peu impressionniste. Je ne me souviens pas de la première rencontre, je ne me souviens pas des circonstances de la rencontre et je ne me souviens même pas de la durée entre la première fois et la dernière fois. Je crois qu'elle m'a consulté sur les conseils de ta sœur Anne, qui était une de mes patientes.

— Tu étais médecin de quartier à ce moment-là, dans le 19^e ?

— J'étais médecin de quartier mais c'était un peu particulier parce que je pratiquais une médecine parallèle, que j'ai abandonnée rapidement après, quand j'ai perdu la foi dans cette médecine. Je traitais les cancers d'une façon qui maintenant m'apparaît totalement magique, mais à l'époque j'y croyais, et donc on était, je pense, dans cette croyance partagée que on allait pouvoir faire quelque chose, et peut-être même la guérir, mais en tout cas c'est elle qui me mobilisait le plus, qui me touchait le plus, et encore une fois je ne sais pas pourquoi, c'est quelque chose qui n'appartient pas au monde des pensées conscientes. C'était très fort, c'est comme l'état amoureux, ça te tombe dessus et tu ne sais pas pourquoi, tu en es victime plus qu'autre chose, et tu t'engages ou tu ne t'engages pas. Moi, je me suis engagé corps et âme, sans savoir pourquoi je m'engageais corps et âme.

— Et tu penses que c'était lié à sa personnalité ?

— Certainement, très certainement, sa personnalité, et ce mystère



Catherine

« Sur cette photo, je sais pas quel âge elle peut avoir. Moi j'ai un an et demi, dix-huit mois je crois. Elles ont été prises par un photographe le même jour. C'est dommage que je ne sois pas dans ses bras par exemple, que ça soit deux photos détachées, comme un symbole, moi je suis d'un côté, elle, elle est de l'autre.

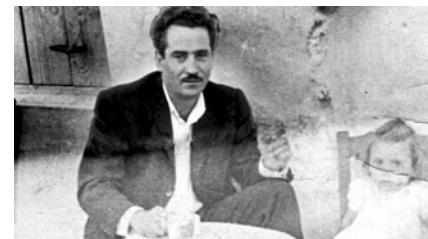
— Quand elle venait te voir, elle était comme ça ?

— Oui, elle était comme ça mais je n'ai pas de souvenir, pas de visage.

Cette autre photo m'émeut beaucoup. J'aime beaucoup le visage de cet homme, j'aurais bien aimé que ça soit mon père, il est très beau, mais c'est curieux on ne sait pas le rapport avec la petite fille, en tout cas ce n'est pas mon père.

— C'est peut-être ce Nicoli qu'elle a rencontré entre ton père et celui de Serge ?

— La petite fille c'est vrai que ça pourrait être moi, elle ne me ressemble pas vraiment dans l'expression, mais c'est vrai que c'est troublant, elle n'a rien écrit derrière, il n'y a rien sur les photos. Elle ne nous a pas rendu la tâche facile, pour un enquêteur, il n'y a pas de date, de nom, rien. »



Chapitre 6
Serge



« Tu vois le soleil ne se lève quand même pas, il y a une petite percée de bleu là-bas, mais...

— Elle n'arrive pas jusqu'à nous.

— Tu aimes les îles ?

— J'ai vécu dans une grande île, la grande île de Madagascar, où j'ai passé donc des moments fantastiques, dans la brousse, et c'est vrai que j'ai un attachement particulier pour tout ce qui est île. Je ne sais pas si c'est une destinée, mais on peut dire que j'ai jeté l'ancre en Corse et que j'aurais du mal à quitter ce beau pays.

— Il y a des gens que ça angoisse, les îles, l'idée de vivre sur une île les angoisse, et j'ai l'impression que toi au contraire...

— Ça rassure, oui ça rassure, c'est une protection, un sentiment de bien-être et puis de sécurité, de tranquillité. On n'est pas dérangé, on est entouré; on se sait, non pas surveillé, mais protégé. On a l'impression qu'il n'y a qu'une seule famille, et puis tout le monde se connaît, il y a une parenté qui remonte plus ou moins loin mais qui existe toujours. On s'aperçoit qu'untel est cousin avec untel, d'ailleurs ici dans les villages, quand ils rencontrent les enfants, les vieux disent à l'enfant qui descend de l'école : « Mais de qui tu es toi ? », pour situer l'enfant.

— Et tu te souviens de tes retrouvailles avec Madeleine ? Comment s'est passé le premier contact, tu as reçu un coup de fil, comment ça s'est passé ?

— Je ne me souviens plus trop, je n'ai plus vraiment de souvenir précis. J'ai su qu'elle m'avait recherché, j'ai su que j'avais une autre mère qui n'était pas Jeannine, donc ça déjà c'est un petit peu..., c'est pas que ça te remette en question, mais tu revois ton



Frédéric

16 août 1968, tu écris à Anne :

« Ma petite Annouche,

Je suis contente de te savoir dans une ambiance si sympathique et dans un décor si grandiose. Je connais bien le Vercors, cela me rappelle des émotions de jeunesse. Il me semblait alors que cette beauté des montagnes était essentielle à ma vie et le retour en plaine me causa un véritable désespoir. »

Tu ne nous as jamais parlé de tes séjours dans ces sanatoriums où l'on soigne les étudiants revenus de déportation et les convalescents de la tuberculose.

*Mais dans la boîte dorée, il y a ces photos où ta vie semble battre plus fort. Sur l'une d'elles, cette dédicace :
“Jeune femme irréaliste au caractère d’ange, c’est ma petite Mado, avec toute mon affectueuse tendresse”.*

C’est sans doute là que tu as sculpté cette tête d’enfant.

Catherine



« C'est elle qui m'a dit qu'elle avait une grosseur et qu'on allait l'opérer. J'ai tout de suite su que c'était un cancer et qu'il ne fallait surtout pas lui dire.

— C'est Anne qui te l'a dit ?

— Je pense que c'est Anne, oui. On allait à l'hôpital et c'était très dur parce qu'à chaque fois il fallait se composer un visage et lui mentir. C'est terrible ça, c'est terrible de mentir pendant ces derniers moments, de ne pas vivre la vérité. Et ça aurait peut-être pu éviter ce drame qui est arrivé. Si elle avait su la vérité, peut-être que ça ne se serait pas passé. Le drame pour moi, et pour elle aussi.

Donc un jour, un jour de plus puisque j'allais la voir très souvent, et tout le monde allait très souvent la voir, je crois que je suis arrivée la première, j'avais apporté des fleurs et je m'étais mise à côté d'elle et j'avais mis ma tête sur son ventre, et vous êtes arrivés, tous, Patricia, toi, Anne, et à ce moment-là aussi ou très peu de temps après, sont arrivés ses collègues de travail. Il y en avait pas mal, ils étaient quatre ou cinq, il n'y avait jamais eu autant de monde.

Elle vous a présentés, enfin elle nous a présentés, mais différemment. Elle a présenté Patricia, Anne et toi, « *Mes enfants* », et puis pour moi elle a dit : « *Alors voilà Catherine, un membre de la famille* », et là, j'ai été tétanisée, c'est comme si elle m'avait tuée une seconde fois, ça a été terrible, je l'ai très mal vécu. J'avais envie de fuir tout de suite l'hôpital, le mot « *membre de la famille* » résonnait comme quelque chose de sale, de mort, de détaché, le fait qu'elle ait fait une telle différence, qu'elle vous ait présentés